

## Réflexions sur les guerres en cours

Alain de Benoist

Les guerres sont des fenêtres ouvertes sur l'histoire. Il est frappant de constater, par exemple, que l'Occident se comporte aujourd'hui avec la Russie comme il s'est comporté dans le passé envers Byzance. Laurent Guyénot n'a pas tort à cet égard d'écrire que la « géostratégie américano-britannique du Grand Jeu, qui vise depuis deux siècles à maintenir la Russie séparée de l'Europe (et de l'Allemagne en particulier) [...] est la continuation de la guerre de l'Occident médiéval contre l'empire byzantin ». La longue durée éclaire le sens des choses.

Les guerres classiques s'achèvent normalement par une défaite ou une capitulation, suivie ou non d'un traité de paix. Les guerres métaphysiques n'ont jamais de fin ou, plutôt, elles ne peuvent se terminer que par le nettoyage ethnique, c'est-à-dire par l'éradication radicale de l'un des belligérants. Netanyahu a plusieurs fois déclaré voir dans le Hamas la dernière incarnation en date d'Amalek, situant ainsi la guerre à Gaza dans une perspective résolument transhistorique. Dans la Bible hébraïque, le nom d'Amalek désigne par métonymie l'ennemi éternel d'Israël : « Yahvé est en guerre contre Amalek de génération en génération » (Ex 17, 16). Amalek est l'ennemi archétypal d'Israël, et donc le mal absolu. Sa mémoire doit être effacée, il doit donc être exterminé. On ne signe pas de traité de paix avec le Mal, on le fait disparaître.

Nos contemporains sont dans une disposition d'esprit qui ne les pousse pas à accepter de faire la guerre. Non parce que la guerre est jugée par principe comme un « malheur » (un tel jugement est de tous les temps), mais parce qu'étant individualistes, ils en tirent la conclusion que nul ne peut décider à leur place de l'opportunité de risquer leur vie. Une autre raison est qu'ils estiment, contrairement à ce que l'on croyait en général dans les siècles passés, qu'il n'y a rien de pire que la mort – rien qui vaille la peine de risquer de mourir, rien qui nous dépasse. La foi, les convictions ne sont pas perçues comme étant de nature à tout leur sacrifier, d'autant que l'idée s'est répandue qu'après la mort il n'y a rien.

Cet état d'esprit est parfaitement conforme à l'idéologie libérale. Comment l'Etat libéral peut-il appeler à défendre la patrie quand le

libéralisme s'interdit par principe de statuer sur la « vie bonne » et ne voit dans la société qu'une addition d'individus, la « patrie » n'étant plus alors qu'une chimère ? Quand un Etat libéral fait la guerre et demande à ses citoyens d'y participer au risque de se faire tuer, alors même qu'il tend à discréditer tout grand projet collectif, il se trahit lui-même. C'est ce qu'avait bien observé Carl Schmitt : « L'unité politique doit exiger, le cas échéant, que l'on sacrifie sa vie. Or, l'individualisme de la pensée libérale ne saurait en aucune manière rejoindre ou justifier cette exigence [...] Pour l'individu en tant que tel, il n'existe pas d'ennemi contre lequel il ait l'obligation de se battre à mort s'il n'y consent de lui-même ; le forcer à se battre contre son gré est en tout cas, vu dans la perspective de l'individu, une atteinte à la liberté et une violence ».

Les Européens ne savent plus ce qu'est une guerre, à savoir un acte de violence dont le but est une paix. La guerre n'est jamais qu'un moyen au service d'un but. Et cette paix est de nature politique, pour la même raison que la guerre n'est elle-même qu'un prolongement de la politique. Les Européens, dans l'affaire ukrainienne, n'ont jamais eu aucun but politique, diplomatique ou stratégique, ayant comme seule préoccupation de soutenir sans fin, après s'y être ralliés pour des raisons purement idéologiques, une guerre que les Ukrainiens n'ont jamais été en position de gagner. Toute guerre qui n'est pas assortie d'un plan politique de paix ne peut déboucher que sur le chaos. Les Etats-Unis et Israël sont des pays qui sont incapables de concevoir une issue politique parce qu'ils sont incapables de voir les guerres comme des faits politiques et tiennent absolument à porter sur elles un jugement moral. C'est pourquoi ils gagnent toutes les batailles, mais perdent toutes les guerres.

Carl Schmitt rappelait aussi que la guerre ne se justifie que face à une menace *existentielle* pesant sur notre groupe d'appartenance (tuer l'ennemi n'a pas de valeur normative, mais une valeur existentielle). « Il n'est pas de finalité rationnelle, pas de norme, si juste soit-elle, pas de programme, si exemplaire soit-il, pas d'idéal social, si beau soit-il, pas de légitimité ni de légalité qui puissent justifier le fait que des êtres humains se tuent les uns les autres en leur nom. Car, si à l'origine de cet anéantissement physique de vies humaines il n'y a pas la nécessité vitale de maintenir sa propre forme d'existence face à une négation tout aussi vitale de cette forme, rien ne saurait le justifier.

« Si [un peuple], ajoutait-il, accepte qu'un étranger lui dicte le choix de son ennemi et lui dise contre qui il a le droit ou non de se battre, il cesse d'être un peuple politiquement libre et il est incorporé ou subordonné à un autre système politique. Une guerre ne tire pas son sens du fait qu'elle est menée pour des idéaux ou pour des normes du droit, une guerre a un sens quand elle est dirigée contre un ennemi véritable ».

Les Européens ne veulent pas voir Zelensky capituler devant Poutine après avoir capitulé eux-mêmes au premier coup de sifflet aux exigences de Trump en matière commerciale. Ils agitent comme un hochet une improbable « menace russe » censée faire peur à ceux qu'on a persuadés de soutenir une cause qui ne correspondait en rien à leurs propres intérêts. Qui veut aujourd'hui donner sa vie pour d'improbables « valeurs républicaines » ? Il est loin le temps où le poète Horace pouvait écrire : « *Dulce et decorum est pro patria mori* » (« Il est doux et beau de mourir pour sa patrie », *Odes*, III, 2). Pour sa patrie, disait-il, pas pour celle des autres.

Source : éditorial de la revue *Éléments*, n° 218 – sept 2025